

Marian ROTHSTEIN

« Le lecteur, la langue et l'écoute d'*Amadis de Gaule* »

### ***Le Roman à la Renaissance***

Actes du colloque international de Tours dirigé par Michel Simonin (CESR, 1990)  
publiés par Christine de Buzon, Lyon, RHR, 2012.

URL : <http://www.rhr16.fr/ressources/roman-rennaissance>

---

### **Pour citer cet article :**

Rothstein, Marian, « Le lecteur, la langue et l'écoute d'*Amadis de Gaule* », *Le Roman à la Renaissance*, Actes du colloque international dirigé par Michel Simonin (Université de Tours, Centre d'études supérieures de la Renaissance, 1990), publiés par Christine de Buzon, Lyon, RHR, 2012, 10 p.

URL : <http://www.rhr16.fr/ressources/roman-rennaissance>



Article protégé par la loi sur le droit d'auteur, selon les conditions générales de la licence Creative Commons.  
Pour plus d'informations, écrivez à : [contact@rhr16.fr](mailto:contact@rhr16.fr)

## Le lecteur la langue et l'écoute d'*Amadis de Gaule*

Qui lisait le roman de la Renaissance ? Comment le roman était-il lu ? Dans ce qui suit, à la recherche d'une méthodologie qui permettra de répondre à ces questions de réception, j'oriente mon enquête sur l'*Amadis de Gaule*<sup>1</sup>. Ce roman, qui était une des plus grandes réussites de librairie de l'époque, commença la mode des romans traduits, que ce soit de l'espagnol, du grec ou de l'ancien français<sup>2</sup>. Une traduction, profitant d'une intrigue toute faite, peut vouer tout son effort à vêtir l'histoire traduite en termes élégants ou émouvants, qui montrent le génie verbal de sa propre « invention »<sup>3</sup>. A lire les préfaces de *Gérard d'Euphrate*, de *Palmerin d'Olive*, de *Primaléon*, entre autres, on voit que le roman s'offre aux lecteurs comme un outil efficace pour l'enrichissement et l'illustration de la langue française<sup>4</sup>.

<sup>1</sup> Je tiens à remercier mes collègues Colette Winn et Nicolas Rand qui m'ont fait l'amitié de lire ce travail et m'ont donné de précieux conseils.

<sup>2</sup> On insiste sur le fait de la traduction, sur l'existence d'une source antérieure de l'histoire, même dans les cas où il paraît probable que le roman est l'invention de celui qui s'en déclare simple traducteur, par exemple le *Dom Flores de Grèce* d'Herberay, ou le « traducteur » anonyme à qui était accordé le privilège de *Gérard d'Euphrate*.

<sup>3</sup> Gérard Genette parle de la traduction comme « art de faire du neuf avec du vieux » — ce qui résume bien une ambition de la Renaissance, *Palimpsestes*, Paris : Seuil, 1982, p. 451. Umberto Eco suggère aussi une richesse textuelle spécifique aux traductions, où il voit, « quand elles sont réussies, un exemple de coopération interprétative rendue publique », *Lector in Fabula*, Paris : Grasset/Livre de Poche, 1985, p. 244.

<sup>4</sup> La traduction devient le lieu d'une défense et illustration de la langue française. Elle permet de prouver que la version française dépasse l'élégance de la langue de son modèle. En 1534, l'auteur de *Theseus de Coulogne* s'excuse encore de son « simple et rude langage » (a2v), tandis que la « traduction » de *Gérard d'Euphrate* en 1549 se vante de « la richesse et abondance de notre langue » (a2r). Le saut d'une langue rude à un style élégant, clair, lumineux, est également évoqué par le titre complet de la traduction de *Palmerin d'Olive* (Paris : Jeanne de Marnef, veuve de Denis Janot, 1546) : « traduite jadis par un auteur incertain de castillan en françoys lourd et inusité, sans art ou disposition quelconque, maintenant reveue et mise en lumière et en son entier selon nostre vulgaire par Jean Maugin ». En 1550, François de Vernassal déclare qu'il traduit *Primaléon de Grèce*, « desirans l'enrichissement de nostre langue ». Jean Maugin recommande au lecteur de son *Nouveau Tristan* (1554) « le bon air et facilité de son stil et langage ». Cité par Laurence Harf-Lancner, dans « Tristan Détristanisé », *Nouvelle Revue du seizième siècle*, 2 (1984) : 5-22, p. 9. Vingt ans plus tard Etienne de Maison-Neuve, dans la préface de *Geriléon* (1572) rappelle que les romans ont eu l'effet d'« enrichir ou donner lustre a leur langage qui avant la traduction des susdicts livres [*Amadis et Roland l'amoureux*] sembloit presque aneanty » [a5r].

Dès 1540, les réflexions qui associent le roman et l'élégance de la langue tendent toutes à invoquer le même titre, celui d'*Amadis de Gaule*, traduit par Nicolas de Herberay, seigneur des Essars<sup>5</sup>. *Amadis* était le premier des romans de la Renaissance à se faire admirer pour son agrément linguistique. Après l'apparition de beaucoup d'autres romans inspirés en partie de son exemple, les contemporains reviennent à leur admiration pour l'éloquence d'*Amadis*, qui reste donc longtemps le modèle à égaler. Selon le traducteur de *Gérard d'Euphrate*, *Amadis* est accueilli avec « tant d'applaudissements des seigneurs et allegresses du peuple, qu'estans tous autres livres postposés a cestuy » (a2v)<sup>6</sup>, Jean Martin, traducteur du *Songe de Poliphile* (1545) regrette que le *Songe*

n'a[i]t pas eu si bonne destinée, que son subject le meritoit, parce qu'il n'est du premier coup tumbé entre les mains du vray Cicero François, qui est Nicolas de Herberoy, seigneur des Essars, lequel a faict parler Amadis castillan [...] si proprement que je ne say si ceulx de nostre posterité le pourront suyvre, tant s'en fault que je veuil dire passer.

Un an après, Jean Maugin, dans la préface de sa traduction de *l'Histoire de Palmerin d'Olive* apprécie ce que fait *Amadis* pour la « restauration » de la langue française : « en prose le plus a estimer est le seigneur des Essars, si le lecteur ne veult desdaigner la douceur de la phrase, propriété des termes, liaison de propos, et richesses de sentences » (a 2r)<sup>7</sup>. Un demi-siècle plus tard, Etienne Pasquier, dans ses *Recherches de la France* souligne le rôle important que jouèrent les auteurs de ces traductions dans le développement de la langue française :

ils n'eurent autre subject que de traduire, et neantmoins notre langue ne leur est peu redevable ; mais tous à Nicolas Herberay, sieur des Essars aux huit livres d'Amadis de Gaule, [...] roman dans lequel vous pouvez cueillir toutes les belles fleurs de nostre langue François. Jamais livre ne fut embrassé avecq' tant de faveur que cestuy, l'espace de vingt ans ou environ : Et neantmoins la memoire en semble estre aujourd'huy evanouie<sup>8</sup>.

Les contemporains reviennent à *Amadis* même si ce n'est pas toujours pour le louer. Etienne Jodelle, dans la préface de *l'Histoire Palladienne* de Claude Colet (1555), trouve

<sup>5</sup> L'on sait que Herberay n'a traduit que huit Livres sur vingt-quatre et que le dernier n'est paru qu'en 1615. C'est le plus souvent au style d'Herberay que pensent les contemporains quand ils parlent du style d'*Amadis*. On louait aussi ceux qui continuèrent la traduction au-delà du Livre huit, Claude Colet, Jacques Gohorry, G. Aubert...

<sup>6</sup> Le traducteur de *Gérard d'Euphrate* qu'il faut probablement identifier avec Jacques Le Gros, déclare en plus qu'il hésitait à entreprendre la traduction du roman « jusqu'à l'an 1539 que le gentilhomme des Essars fit revivre et refflorir par son Amadis, les vieux chevaliers de la grande Bretagne (yssuz neantmoins de nostre province) ». *Amadis* sert encore de modèle.

<sup>7</sup> A l'éloquence on peut ajouter l'utilité : *Le premier Livre d'Amadis* qui sort des presses de Plantin à Anvers en 1559 s'annonce à l'intention de « tous ceux qui font profession d'enseigner la langue francoise ». Reproduit dans l'édition de Hugues Vaganay revue par Yves Giraud de *l'Amadis* (Paris : Nizet, 1986), p. 501-03. Mes citations du *Premier Livre d'Amadis* renvoient à cette édition.

<sup>8</sup> Paris, Laurent Sonnius, 1607, RRRrr3v [Livre VI, chapitre XIII]. Pasquier contribua par un sonnet liminaire au Livre IX d'*Amadis* (1553).

qu'il n'était « point difficile à un homme bien né après avoir un peu fantastiqué de faire filer en parlant un *Amadis* tout entier » (a 2v)<sup>9</sup>. Et l'on sait que la part du blâme s'élargit, pour devenir une véritable condamnation, entre autres chez Du Verdier, La Noue et Brantôme<sup>10</sup>. Pour se moquer de la préciosité de la langue d'*Amadis* il y avait de nouveaux mots tels qu'*amadiser*. Malgré tout, *Amadis* garde un certain charme ; on continue de le réimprimer et d'en produire de nouveaux Livres, jusqu'à vingt-quatre, dont le dernier parut en 1615. En plein dix-huitième siècle, on en tire des sujets d'opéra et des rajeunissements. Mais le phénomène *Amadis* est fini. Pasquier voit juste, pendant vingt ans, *Amadis* incame le roman.

On est en droit de se demander comment et pourquoi un roman qui eut tant de succès pendant une vingtaine d'années sombra ensuite dans la dérision ou l'oubli. Les mutations de la mode expliquent en partie ce triomphe éphémère. Nos auteurs nous rappellent souvent que la Fortune est instable ; on peut en dire autant pour la mode. Dans le dernier tiers du siècle, les éditions d'*Amadis* continuent de paraître, mais ce sont des livres de petit format produits à l'étranger ou par des maisons d'édition populaires, comme celui de Rigaud à Lyon<sup>11</sup>. Les gens aisés qui pouvaient se permettre l'achat d'un roman in-folio ne s'y intéressaient que faiblement. Sans doute y a-t-il de multiples causes pour l'exclusion de l'*Amadis* du cercle des ouvrages à admirer où les contemporains l'avaient classé dans les deux décennies qui suivirent sa première publication en 1540. Il y a de fortes raisons pour croire qu'une des qualités les plus intéressantes et admirables de l'*Amadis* contribua à son oubli, à savoir l'oralité du texte. Dans ce roman, et au plus fort au *Premier Livre*, le narrataire, continuant une longue tradition de la réception orale du roman, est en fait un auditeur<sup>12</sup>.

L'expressivité de la voix qui lit s'ajoute au texte écrit au moment de sa communication, renforçant la valeur affective du discours. Cumulant les « richesses de sentences » louées par Jean Maugin, la réception orale intensifie aussi le pouvoir exemplaire du roman<sup>13</sup>. Communiqué à haute voix, le roman semble immergé dans la

<sup>9</sup> Plus tard dans cette préface, Jodelle rappelle au lecteur qu'il a écrit une ode comme pièce liminaire du Livre IX d'*Amadis* : « Je croy que tu l'as peu lire [son ode] au commencement de ce neufviesme livre restitué par lui [Colet] ». Donc malgré son mépris, il suppose que le lecteur de *l'Histoire palladienne* connaît l'*Amadis*, constatation indirecte mais d'autant plus convaincante de la popularité du roman.

<sup>10</sup> Voir à ce sujet Michel Simonin, « La Disgrâce d'*Amadis* », *Studi Francesi*, 28, 1 (1984), p. 1-35.

<sup>11</sup> Les préfaces des éditions de Plantin et de Waesberghe à Anvers présentent le texte comme un outil de l'apprentissage au français. La préface de l'édition in-seize de François Didier à Lyon, 1577, acclame encore « le grand profit que vous tirerez de la grâce et pureté du langage ».

<sup>12</sup> Paul Zumthor remarque que dans leur fonctionnement les « formes narratives nouvelles » du moyen âge, y compris le roman en prose, « ne laissent plus guère à la voix que le statut d'instrument, asservi au texte qu'elle a pour office de faire connaître. L'effet de l'œuvre néanmoins continue (et continuera longtemps encore) à dépendre de l'écoute au sens littéral de ce mot ». « Y a-t-il une « littérature » médiévale ? » *Poétique*, 66, 1986, p. 131-39, ici p. 131-32. Voir aussi D. H. Green, « On the Primary Reception of Narrative Literature in Medieval Germany », *Forum for Modern Language Studies*, 20, 4 (1984), p. 289-308. Green appelle ce genre d'oralité « *the intermediate mode* », — où la réception seule est orale, sans mettre en question le mode de transmission du texte — le situant à mi-chemin entre une récitation publique sans texte en vue et une lecture visuelle d'individu isolé.

<sup>13</sup> Le roman s'offre volontiers comme source d'exemples, de modèles comme le rappelle Nicole Cazauran, « Les Romans de Chevalerie en France : entre « exemple » et « récréation », *Le*

langue parlée. Toutefois, surtout dans les milieux aristocratiques auxquels *Amadis* s'adressa au commencement, la langue quotidienne, éphémère, était vite colorée par de nouvelles expressions à la mode. Les mots reçus visuellement d'une page imprimée sont imbus par ce fait même d'une certaine stabilité. La réception orale expose un texte beaucoup plus à être jugé selon les caprices de la mode que ne le serait un discours reçu simplement comme langue écrite.

La primauté accordée à l'auditeur dans l'*Amadis*, se situe à plusieurs niveaux. J'en examinerai ici trois, sans prétendre qu'il s'agit de catégories rigidelement exclusives. 1) Le social, c'est-à-dire les habitudes de lecture de l'aristocratie de l'époque. 2) Le matériel, les aspects de la présentation de la page imprimée. 3) Le textuel où je me limiterai ici aux apostrophes au narrataire, et au fonctionnement d'un réseau de rappels.

1. Les habitudes de lecture : A l'époque de la Renaissance un texte peut encore être lu sans être vu. Il arrive que le lecteur l'écoute. Que l'on pense à l'éducation humaniste du jeune Gargantua (chapitres XXI-XXII) : un page lui lit un passage de l'Écriture pendant qu'on le frotte ; il répète ses leçons en s'habillant. « Puis par troys bonnes heures luy estoit faicte lecture ». « Au commencement du repas estoys leue quelque histoire plaisante des anciennes prouesses ». Les jours pluvieux, il allait « ouir les lezons publiques, [...] les declamations, les playdoiez des gentilz avocatz, les concions des prescheurs evangeliques. Les jours de congé, une fois par mois « ilz recoioient par cueur quelque piaisans vers de l'Agriculture de Virgile, de Hésiode, du *Rustice* de Politian... » Dans ce portrait idéal du jeune humaniste, Gargantua a recours au visuel pour apprendre l'arithmétique où l'on utilise des « chartes », mais pour le reste, le mode de réception du jeune prince est uniquement oral. Et l'on sait que les rois de France, de François Ier à Henri III, avaient des lecteurs royaux qui leur faisaient la lecture<sup>14</sup>. Sous de pareilles conditions, il n'est pas étonnant que le texte d'un roman comporte un code de lecture à haute voix<sup>15</sup>. L'exemple de Gargantua nous rappelle aussi qu'une fois vocalisée, la lecture n'est plus une activité solitaire, elle se fait normalement en groupe<sup>16</sup>.

La fréquence d'expressions qui supposent une réception orale dans les dédicaces et les préfaces de l'époque est frappante. Jean Martin écrit (en 1545) au Comte de Nanteuil, dédicataire de sa traduction du *Songe de Poliphile* (c'est moi qui souligne) : « vous vous delectez merueilleusement a ouyr teles lectures », et ceci malgré les célèbres illustrations du *Poliphile*. La préface de *Theseus de Coulogne* nous avertit que « les cuers des humains y prendraient plaisir a le lire ou ouyr lire » (a'2r). Amyot laisse toutes les voies ouvertes à son *Histoire Aethiopique* (1547) : « la propre et naturelle délectation d'un bon

*Roman de Chevalerie au temps de la Renaissance*, éd. M. T. Jones-Davies, Paris, Jean Touzot, 1987 (Colloques du Centre de recherches sur la Renaissance de la Sorbonne, 12) p. 29-48.

<sup>14</sup> Voir par exemple la description de la lecture de la *Franziade* à Henri III par Du Haillan,

« Promesse et desseing de l'histoire de France », réimprimé par Paul Bonnefon, « L'historien Du Haillan », *Revue d'Histoire Littéraire de la France*, 22 (1915) : 453-92, p. 458.

<sup>15</sup> Comme le suggère les « chartes » de Gargantua, il existe aussi à l'époque des livres à l'intention d'une réception visuelle, munis de gloses, de sommaires dans les marges, de schémas géométriques, etc.

<sup>16</sup> Il convient de citer le *Journal* du sire de Gouberville qui note, le 6 février 1554 (a.s.) un jour pluvieux, que lui et ceux de la maison, « toute la vesprée, nous leumes en Amadis de Gaule comme il vainquit Dardan », éd. Eugène de Robillard de Beaurepaire, Caen : Deslesques, 1893, 2 vols., vol. I, 156.

entendement est toujours voir, ouyr, et apprendre quelque chose de nouveau » (a2r)<sup>17</sup>. Le texte de *Gerard d'Euphrate* insiste avec trois verbes de perception orale : « Or entendez la belle fille escoutant ces propoz que vous avez ouys (S6r). Les contemporains mentionnent Amadis en termes qui évoquent son oralité. Jodelle souligne la qualité à la fois mondaine et courante de la langue du roman : « un homme bien né » peut « faire filer en parlant un Amadis ». Pour Jean Martin, Herberay est « le vray Cicero françois », représentant l'oralité car Cicéron est l'orateur, celui qui parle avec éloquence. Ce titre est repris par Claude Colet dans un quatrain « touchant le Seigneur des Essars » :

Entre les Grecs éloquent qu'on estime,  
Par dessus tous Demosthene a le bruit.  
Entre Latins un Cicero reluit,  
Entre Français des Essars est le prime<sup>18</sup>.

2. L'aspect physique du Livre : L'objet physique qui contient l'*Amadis* porte également certains indices de l'oralité du texte. Il s'agit, comme on le sait, de volumes assez luxueux in-folio<sup>19</sup>. Les chapitres de la version française reprennent les divisions de la version originale en espagnol sans chercher à imposer une correspondance entre chapitre et unité narrative, ce qui, d'ailleurs, n'existe pas plus chez Montalvo. Les changements de propos sont indiqués par la voix neutre de narrateur hétérodiégétique qui se charge de nous transmettre l'histoire comme il la trouva : « En cest endroit laisse l'Authheur... » (44, C2v)<sup>20</sup>. « Pour ceste heure l'Authheur laisse ce propos », (30 ; Blv). Rien de surprenant ici pour ceux qui connaissent les romans du Moyen Age<sup>21</sup>. Mais il s'agit là de textes dont on imagine plus facilement une réception orale. Dans *Le Premier Livre d'Amadis*, ces changements de propos sont signalés typographiquement par des caractères plus gros, ceux-là mêmes qui servent à imprimer les titres de chapitre, avec l'espace d'une ligne vide au-dessus et en dessous (voir l'illustration en annexe). Nous nous trouvons devant un « protocole de lecture déposé dans l'objet lu » à l'intention d'une réception orale<sup>22</sup>. L'action de lire un texte des yeux exige que le lecteur fasse

<sup>17</sup> Marc Fumaroli, « Jacques Amyot and the Clérical Poëmic Against the Chivalric Novel », *Renaissance Quarterly*, 38, 1 (1985) : 1-21, voit dès 1547 un fort antagonisme chez Amyot contre l'*Amadis* et le roman de chevalerie en général (malgré l'exception faite en faveur de notre roman par Cervantès).

<sup>18</sup> Imprimé en tête du *Huitiesme Livre d'Amadis* par Plantin en 1571, et reproduit par Hugues Vaganay, *Amadis en Français, Essai de bibliographie*, Florence : Olschki, 1906, p. 84. Ce Claude Colet, qui se dit de Rumilly (en Haute-Savoie), serait-il le fils de Claude Colet, Champenois, traducteur du *Neufviesme Livre d'Amadis* ?

<sup>19</sup> En fait, l'*Amadis* instaure une nouvelle vague de romans in-folio. Il était le premier roman imprimé en caractères romains, comme le note Stephen Rawles, « The Earliest Editions of Herberay's translation of *Amadis de Gaula* », *The Library*, VI, 3 (1981) : 91-108, p. 92.

<sup>20</sup> L'édition de Hugues Vaganay revue par Yves Giraud n'indiquant pas ce détail typographique, je cite également l'édition de Paris : Denis Janot, 1540.

<sup>21</sup> Pierre Le Gentil remarque au sujet de notre roman qu'il « dépasse le Moyen Age sans le renier ». « Pour une interprétation de l'*Amadis* », *Mélanges J. Sarrailh*, Paris, 1966, II, p. 47-54, p. 53.

<sup>22</sup> Rogier Chartier parle « des protocoles de lecture déposés dans l'objet lu, non seulement par l'auteur qui indique la juste compréhension de son texte, mais aussi par l'imprimeur qui en compose, soit avec une visée explicite, soit sans même y penser, conformément aux habitudes de



attention. Par contre, l'attention des auditeurs n'est pas garantie à chaque instant. Pour qu'ils suivent bien une lecture à haute voix, il est essentiel que ceux qui écoutent soient avertis de tout changement brusque de propos. A ces moments critiques de la narration, les caractères et l'aménagement des espaces sur la page secondent l'expression verbale à l'intention d'une réception orale : « Mais l'auteur s'en taist à pre[sent] » (69 ; D4v) ; « Or se taist l'auteur » (186 ; K4r). Cette typographie insolite — toujours une seule ligne en gros caractères — fonctionne comme une indication scénique à l'aide de celui qui tient le texte en main et qui est chargé d'en assurer la réception orale. Elle n'apparaît plus dans les éditions de l'*Amadis* de petit format destinées à un autre public, à une lecture silencieuse et solitaire<sup>23</sup>.

Enfin, les éditions in-folio sont ornées d'images qui accompagnent le titre de certains chapitres. Parfois l'image sert d'illustration, reprenant les événements narrés. Le plus souvent répétées à volonté, ces gravures ne s'associent que vaguement au chapitre. En cela encore, le livre s'adresse à un monde où la réception des images n'a pas lieu au même moment que celle du texte verbal, conséquence normale d'une histoire communiquée à haute voix<sup>24</sup>. La réception orale explique la présence, dans un volume luxueux, d'images qui n'illustrent rien, à côté de véritables illustrations soigneusement produites d'après la narration, et de la reproduction de ces mêmes gravures sur d'autres pages du volume sans grand rapport au texte. Une gravure représente la naissance secrète du Chevalier Splandian, avant le mariage de ses parents, Amadis et Oriane. La scène de la nativité se trouve au fond à gauche. Le nouveau-né (dans le panier) est remis à deux domestiques. En fait ils le perdent tout de suite aux bords d'une fontaine d'où la lionne du bon hermite qu'on voit à droite au premier plan s'empare de l'enfant (et l'allaite). Malgré sa spécificité, la même gravure réapparaît à des moments divers au cours du roman.



son temps, les formes typographiques », « Du Livre au lire », *Pratiques de la lecture*, éd. Roger Chartier, Marseille : Rivages, 1985, p. 62-88, p. 63

<sup>23</sup> De plus, l'orthographe de l'*Amadis* a de quoi étonner l'œil mais ne choque pas l'oreille. Apparaissent régulièrement : esse (est-ce) ; fusse (fut-ce) ; quoy (coy) ; ennimez (animez) ; dens (dans) ; santé (sente) ; quesses (caisses) ; ersoir (hier soir). La liste est loin d'être complète.

<sup>24</sup> Sur ce sujet, voir mon article, « Disjunctive Images in Early Printed Books », *Renaissance and Reformation*, Autumn, 1989.

3. La réception orale inscrite, l'*Amadis* est long, l'intrigue complexe, le nombre de personnages impressionnant même dans *Le Premier Livre*. On cherche en vain dans ce grand in-folio des points de repère visuels. Les titres imprimés à la tête de chaque chapitre s'avèrent inutiles. Le troisième chapitre du *Troisième Livre*, par exemple, porte l'en-tête : « Comme le Roy Cildadan et Galaor en allant vers le Roy Lisuart, rencontrèrent douze Chevaliers et une dame qui conduisent un jeune damoyzel, laquelle les pria de supplier [le Roy Lisuart] le faire Chevalier ». Ce titre tait plus qu'il ne dit. Le « damoyzel » se révèle le fils illégitime du Roi Lisuart. Plus gênante est l'absence de toute référence à Splandian, fils d'Amadis, qui, non seulement naît dans ce chapitre, mais est aussi emporté et nourri par une lionne comme nous l'avons vu dans l'illustration examinée plus haut, une illustration qui apparaît pour la première fois en tête de ce même chapitre. Les titres, imprimés en caractères plus gros, donc faciles à repérer visuellement, se révèlent en fin de compte peu aptes à aider le lecteur qui cherche à s'orienter dans le texte.

Par contre, le cours de la narration est interrompu une centaine de fois dans le *Premier Livre* pour évoquer un événement antérieur que l'on finira de raconter au moment du rappel. Dans un livre où il est très difficile de s'orienter visuellement, ces rappels mettent l'auditeur au même plan que le lecteur, on peut même dire qu'ils favorisent la lecture à haute voix qui laisse plus de temps pour absorber le texte<sup>25</sup>. La lecture en groupe permet en plus la consultation avec d'autres en cas de confusion ou d'oubli. Les rappels aident l'auditeur à accorder sa juste valeur à un détail donné. Un songe suivi de deux rappels (p. 22, 25) fait comprendre l'importance de l'événement prédit. Le narrateur engage aussi ses narrataires à bien prendre note des épisodes entendus pendant toute la période que dure la lecture de l'histoire : « Si vous avez bien entendu le discours qui vous a esté fait nagueres, il vous pourra souvenir que... » (p. 414-415)<sup>26</sup>. La voix narrative s'adresse directement aux narrataires, comme s'ils étaient là, ou comme si le texte était le scénario d'une lecture à haute voix.

<sup>25</sup> Les théoriciens de la réception littéraire reconnaissent l'importance du temps de la lecture (qu'ils supposent visuelle), où les idées, les images, arrivent à un certain rythme, plus rapide que celui de la vie. Une lecture orale serait beaucoup plus lente comme le reconnaît le médiéviste allemand Manfred Gunter Scholz, *Hören und Lesen*, Wiesbaden, Steiner, 1980, p. 189 qui parle de ceux qui lisent des yeux comme « Schnelleser ». Wolfgang Iser considère les effets du ralentissement de la lecture produit par la sortie mensuelle des fascicules/chapitres des romans-feuilletons du dix-neuvième siècle. « *Readers in the nineteenth century underwent an experience which is very revealing in the présent context : they often found a novel read in installments to be better than the same novel in book form* ». « *One common way of intensifying the reader's imaginative activity is suddenly to cut to new characters or even to different plot lines... The temporary withholding of information acts as a stimulus... The reader is forced by the pauses imposed on him to imagine more than he could have if his reading were continuous* ». *The Act of Reading*, Baltimore : Johns Hopkins UP, 1978, p. 191-92. Ces remarques décrivent bien la situation du lecteur de l'*Amadis*.

<sup>26</sup> Je n'insiste nullement sur la spécificité du verbe « entendre ». Les verbes de perception passent facilement par métonymie d'un sens à l'autre. Saussure parle (par écrit !) d'« images auditives ». « Entendre » s'applique aussi bien à l'entendement qu'à l'ouïe. Néanmoins, le vocabulaire appliqué à l'acte de narration de l'*Amadis* relève de l'oral : la narration récite, dit, déduit, parle. Herberay invoque l'autorité de l'auteur ou du conte ; silence à propos de l'écrit, du Livre qu'il traduit. L'acte du narrataire est toujours « entendre ».



Les rappels sont doublés d'un système d'annonces qui a des fonctions analogues. La méprise du nain d'Amadis sera la cause de la jalousie de sa bien aimée Oriane, jalousie qui condamnera Amadis à un long exil sous le nom du Beau Ténébreux. « Et mieux retint en luy [le nain] ceste opinion qu'il ne fut depuis besoing au triste Amadis, car quelque temps après il en cuida par ce moyen recevoir mort doloureuse, ainsi qu'en continuant l'histoire il vous sera recité » (p. 273).

Le texte annonce un événement qui ne se produira que trois cents pages plus loin ! De telles techniques ne sont pas innovées par Herberay, mais elles signalent, encore vers le milieu du seizième siècle, un texte préparé en vue d'une réception orale.

L'*Amadis* espagnol, dont la première édition date de 1508, comporte des apostrophes au lecteur assez mécaniques et fades<sup>27</sup>. Tout en les traduisant, Herberay crée un rapport plus dynamique entre narrateur et narrataires. Comme son modèle, il se sert le plus souvent de la première personne au pluriel. Mais chez Herberay, ce procédé semble exiger chaque fois une certaine complicité entre narrateur et narrataire : « Puis donques qu'ilz sont si à leurs aises, nous ne les destourberons poinct, mais les y laissons, et viendrons à parler de ce qui advint à Galaor... » (p. 404). Il arrive aussi que le narrateur s'exprime à la première personne du singulier : « Je vous laisse donc penser quel jugement en fait Amadis » (p. 174). Ici et ailleurs, on fait appel aux narrataires actifs, mis en scène par la lecture à haute voix. La remarque du narrateur — et elle est loin d'être la seule de ce genre — suppose en plus un public dont la réponse prévisible sera unanime, une réponse de groupe.

La réception en groupe modifie aussi peut-être l'érotisme du texte, érotisme qui, à l'époque de la Contre-réforme, devient le sujet de commentaires, dont le plus célèbre reste la remarque de Brantôme qui attribue à la lecture de notre roman d'avoir « émues, poluées et dépuçellées » beaucoup de filles<sup>28</sup>. Brantôme est né l'année même de la première publication de l'*Amadis*. Ses observations se font à une époque où les éditions de l'*Amadis* sont pour la plupart de petit format, à l'intention d'une réception solitaire. Les pensées érotiques fleurissent mieux dans la solitude du cabinet de lecture qu'au salon, en public. Réduit à une lecture silencieuse, l'*Amadis* pourrait être considéré plus dangereux.

Son utilité sociale était, reconnue par la publication d'une sélection de passages, harangues et plaintes choisis des douze premiers Livres d'*Amadis*, réunis sous le titre *Le Trésor d'Amadis*<sup>29</sup>. Ces morceaux, qui ont tous leur source dans le discours parlé d'un personnage ou dans des lettres-missives, plutôt que dans la narration ou la description, sont ainsi préservés, privilégiés, perpétués. Le *Trésor d'Amadis*, toujours publié dans un tome de petit format, n'est plus destiné au même public aristocratique que les livres in-folio des années quarante. L'oralité de l'*Amadis* qui le fait passer de

<sup>27</sup> *De gustibus...* Edwin B. Place, le spécialiste de l'*Amadis* espagnol, trouve que Herberay a un « estilo flojoà y decuidado en comparación con el de Montalvo, quien se muestra, como siempre, lógico y sucinto ». « El *Amadis* de Montalvo como manual de cortesania en Francia », *Revista de Filología Española* 38 (1954), p. 151-69, p. 162

<sup>28</sup> Les remarques critiques de Brantôme et d'autres sont citées par Michel Simonin, art. cité, p. 29.

<sup>29</sup> Publié pour la première fois à Paris en 1559 par Groulleau, Sertenas, et Longis, la même équipe qui s'est chargée de l'édition *princeps* de l'*Amadis* français. Pour la bibliographie des multiples rééditions aux Pays-Bas aussi bien qu'en France, on consulte Hugues de Vaganay, « Les Trésors d'Amadis. Essai de bibliographie », *Revue hispanique*, 57 (1923), p. 115-126.

mode, l'aide à s'établir chez des gens plus modestes et à jouer un autre rôle, à savoir celui de servir de guide à « toutes les belles fleurs de nostre langue françoise »<sup>30</sup>.

L'*Amadis* porte donc une série d'indices de sa préparation à l'intention d'une réception orale et dans sa présentation matérielle et dans son texte. L'élégance de la prose de Herberay, entendu, s'offre comme exemple prêt à parler, à introduire dans la vie quotidienne — au risque d'amadiser ! L'effort de mémoire nécessaire pour bien suivre l'intrigue entrelacée s'accomplit plus facilement chez l'auditeur qui dispose de meilleures conditions pour absorber les épisodes que chez celui qui les apprend plus rapidement des yeux. Le mode de réception joue un rôle non-négligeable en la formation du produit littéraire que reçoit le lecteur.

Note de Marian Rothstein (2011) :

Voir aussi : *Reading in the Renaissance : Amadis de Gaule and the Lessons of Memory*, Cranbury (N. J.) ; Londres ; Missisauga (Ont.) : Associated University Press, 1999, ch. IV « The Reader » (p. 95-124) qui développe des aspects complémentaires de la réception du texte romanesque.

<sup>30</sup> Voir la citation d'Etienne Pasquier, supra, n. 8.

Annexe

Deux pages réduites extraites du *Premier Livre d'Amadis de Gaule*, Paris : Groulleau, 1547, C2v (f. 14v) ; D4v (f. 22v). Dans le second de ces exemples on voit que la typographie des en-tête des chapitres est la même que celle qui sert à noter les changements de propos.

LE PREMIER LIVRE

guines & la Royne. Parquoy le Roy Lisuart sans faire plus long sejour en Escocce, r'entra en mer, & fit lever les ancores de ses nauires faisant voyler dont en peu de iours prit terre en ses pais, ou arriua auant qu'en demeure paisible (comme en tel cas souuent auient) y trouua aucuns rebelles. Lesquelz avecq' le temps il debella, qui fut la cause qu'il ne peut si promptement faire venir sa fille, qui estoit demeurée en Escocce.

En cest endroit laisse l'Autheur

ce nouueau Roy regner paisiblement en la grand' Bretagne, & tourne au Damoyfel de la Mer, qui en ce temps pouuoit auoir seulement douze ans. Combien que veu la grandeur il paroïssoit en auoir plus de quinze, & pour sa bonne grace estoit, tant de la Royne, que des autres Dames, plus que nul autre bien voulu & aymé. Or ainsi que cy deuant vous a esté recité, ceste ieune Princeesse Oriane fille du Roy Lisuart, estoit demeurée avecq' la Royne d'Escocce pour se rafraischir, attendant que le Roy son pere la r'enuoyast quérir; & luy faisant la Royne toutes les gracieusetez dont elle se pouuoit auiser, luy dit: M'amy, ie veux deormais, que le Damoyfel de la Mer vous serue, & qu'il soit vostre. Ce que l'Infante Oriane accepta volentiers, & de fait ceste acceptation s'imprima en l'esprit du Damoyfel de telle sorte, que iour de sa vie il n'eut enuie d'en seruir, ou aymer autre, & à elle de puis eut tousiours le cuer: mais si bien luy auint, que ceste amour fut mutuelle & egale en eux deux. Toutesfois le ieune Damoyfel pour vn temps n'en eut cognoissance, & se reputoit indigne de si grand bien: estimant que ce seroit trop entrepris à luy de seulement y penser, qui fut cause qu'il ne luy en oïoit, non pas parler, mais monstrier aucun semblant. La ieune Princeesse, qui estoit de mesme pensée, & en pareille peine, se gardoit de luy tenir propos plus qu'à vn autre; pour euitier tout soupçon. Mais les yeux des deux amants, faisant le deuoir de leur office, portoiēt la chose que plus ilz aymoient. Et ainsi viuoient couuertement, sans ce que l'vn à l'autre declarast aucune partie de ceste affection amoureuse. Quelque temps apres voyant ce ieune Prince incognu, que pour aquérir la bonne grace de sa Dame tant ayinée, il estoit necessaire qu'il prist les armes, & receust l'ordre de cheualerie, disoit en soy mesmes: Si vn fois ie suis Cheualier, ie feray telle chose, que l'auray bonne reputation & faueur de ma Dame, ou ie mourray en la peine. Et du desir qu'il en eut espia le iour qu'il pourroit trouuer le Roy Languines à propos, pour luy en faire requeste: parquoy sachant qu'il se promenoit en vn iardin, se vint jeter à genoux deuant luy; & luy dit: Sire, si c'estoit vostre plaisir, il seroit deormais temps que ie fusse Cheualier: Quand le Roy l'entendit

(veu son

LE PREMIER LIVRE

exercice le Geant le voyant digne, à son auis, de recevoir l'honneur, & fort pour porter le faix de cheualerie, en disposa comme cy apres pourtez entendre.

Mais l'Autheur s'en taist à pre-

sent & traitera de ce qui auint au Damoyfel de la Mer: lequel apres qu'il fut party du Roy Perion & de la Damoyfelle, chemina deux iours entiers sans trouuer auanture: & au troysiesme enuiron le midy, arriua pres d'vne forteresse tresbien bastie, ce luy sembla, laquelle apartenoit à vn Gentilhomme nommé Galpan. Ce Galpan estoit lors le plus vaillant & adroit Cheualier qui se trouuaist en toute celle contrée: & pourtant estoit il fort craint & redouté de tous ses voisins. Car souz ombre de ceste place, & de sa prouesse, il maintenoit vne si lasche coustume & tant malheureuse, qu'oublant Dieu, qui entre tous l'auoit fauorisé & fait cognoistre: il s'adonna du tout au seruice du diable, contraignant toutes Dames ou Damoyfelles, passans deuant son chasteau, d'y entrer: puy en faisoit vilainement son plaisir. Et de ce non content, les forçoit de iurer, que tant qu'il viuroit elles n'auroient bonne volenté ne affection à autre qu'à luy; & s'elles y estoient contredisantes, les faisoit cruellement mourir. Pareillement forçoit tous Cheualier qui arriuoient là à combattre vn seul, contre deux de ses freres: & si ceux de dedans estoient vaincuz, il contraignoit encores le vaincueur à recommencer contre luy mesmes: qui estoit, comme cy deuant a esté dit, le plus adroit qui se trouuaist en ce pais. Et s'il auenoit qu'ilz fussent les plus foibles, il leur oïst tout ce qu'ilz auoient: & les laïssoit aller à pied apres les auoir fait iurer qu'ilz se nommeroient tant qu'ilz viuroient les vaincuz de Galpan, autrement luy mesmes leur oïst la vie. Mais Dieu ennuyé de la cruauté (que si long temps ce paillard auoit maintenue, au desplaisir & dommage de tant d'honnestes personnes) voulut qu'en peu de iours ceste maniere de viure tournast au rebours, & que Galpan, & ses complices receussent le loyer de leurs merites; les faisant exemplaire pour tous autres, ainsi que maintenant vous sera recité

Comme le Damoyfel de la Mer

combatit contre les gardes du Chasteau de Galpan, & de puy contre ses freres, & à la fin avecq' Galpan mesmes.

Chapitre VII.

Donc